

trée, à son égard, dans la plus parfaite indifférence ; séparé d'elle par le flot toujours croissant de ses avocats, il essaya à plusieurs reprises de se faire jour ; il sollicita un encouragement, un signe : attristé de l'inutilité de ses efforts, on le vit s'éloigner du groupe brillant dont Bénédicte était le centre, et retourner près de la porte du salon. Il s'y tint debout, ne quittant pas du regard celle qu'il venait de secourir si bien et qui le récompensait si mal : là, une nouvelle scène l'attendait.

Raoul de Domazan et les deux ou trois autres auteurs du complot avaient bien pu pardonner ou du moins mettre bas les armes devant la marquise de Tresmes ; mais, comme si leur rancune avait eu besoin d'une victime, elle se tourna tout entière contre celui qui avait fait manquer leur projet. Être vaincus par la femme la plus à la mode de Paris, passe encore ! mais être battus par le fait d'un individu arrivé on ne sait d'où, voilà qui m'était pas supportable ! voulant au moins savoir à qui ils avaient affaire, ils profitèrent d'un moment de répit pour passer dans le premier salon, où le surveillant du Cercle demandait, suivant l'usage, à chaque nouveau venu ses nom et prénoms, et les transcrivait sur le livre des Eaux. Ce surveillant était un homme d'environ soixante ans, qu'à sa figure accentuée et creusée de rides profondes, à ses cheveux blancs coupés en brosse, à ses moustaches grises tombant en parenthèse, à sa redingote bleue boutonnée jusqu'au haut et étoilée d'un ruban rouge, on pouvait facilement étiqueter. C'était, en effet (mais je vous promets de ne pas en abuser), un ancien sergent de la 82e demi-brigade, mis hors de service par bon nombre de blessures, et à qui la protection d'un de ses anciens chefs avait ob-

tenu cette petite place : il se nommait Pierre Aubrespy.

Une heure auparavant, lorsque le sauveur de madame de Tresmes était arrivé et qu'il avait décliné son nom, il aurait pu, sans le sentiment exclusif qui le dominait déjà, s'apercevoir de l'effet extraordinaire que ce nom produisait sur Pierre Aubrespy. Il avait laissé tomber sa plume, et dévorant le jeune homme du regard, lui avait demandé deux fois d'une voix que l'émotion rendait presque inintelligible :

Vous... vous... nommez... Napoléon Potard ?

—Oui, sans doute, répondit l'autre d'un air distrait.

Le vieux soldat s'était alors avancé, les mains tendues vers lui et comme s'il allait le serrer dans une étreinte passionnée ; mais sans doute une pensée subite l'arrêta ; maîtrisant son trouble par un énergique effort : Entrez, Monsieur, dit-il en s'inclinant.

Depuis ce moment, debout derrière la porte, il ne l'avait pas perdu de vue. Les regards que le jeune homme attachait sur Bénédicte n'étaient ni plus ardents ni plus opiniâtres que ceux dont Pierre Aubrespy le poursuivait lui-même. Son front avait rayonné de joie, quand il l'avait vu engager madame de Tresmes et danser avec elle ; puis, lorsqu'il le vit revenir tristement à sa première place, il fronça le sourcil et grommela entre ses dents : "Pauvre consorit ! le voilà déjà consigné !" Mais qu'on juge de sa stupéfaction et de sa colère, lorsque Raoul de Domazan, Gustave de Miéville, Antonin de Sélinges et un autre élégant de leurs amis, après lui avoir demandé le livre des Eaux et lu à haute voix ce nom bizarre, Napoléon Potard, se mirent à éclater de rire de la façon la plus insultante, et se répandirent en impertinents quolibets. Pierre Aubrespy